

« Mais alors, si vous ne vous occupez pas de commerce et si vous ne connaissez personne, que diable venez-vous faire ici ? »

Cependant la discrétion l'emporta sur la curiosité. Il s'abstint.

« Mon cher hôte, reprit Olivier, votre conversation est pleine d'intérêt, mais elle ne réjouit que mon esprit et laisse mon estomac parfaitement à jeun. Or je dois vous avouer que je meurs littéralement de faim.

— Venez par là, s'il vous plaît, monsieur... »

Maître Le Huédé conduisit Olivier à l'extrémité de la salle basse, auprès d'une fenêtre qui donnait sur la jetée et sur la mer, et l'installa devant une petite table de chêne que l'usage avait rendue noire comme de l'ébène.

L'hôtelier fit ensuite un signe aux servantes, et, au bout de quelques secondes, plusieurs assiettes de faïence à fleurs étaient posées devant le voyageur, contenant chacune l'un des mets dont nous avons fait plus haut la minutieuse énumération. Un *château* de pain bis et un pot de grès plein de cidre doux que couronnait une mousse blanche et appétissante complétait le festin.

Le pain bis, les grous, le lard grillé, l'andouillette, le grondin cuit dans l'eau de mer, l'étuvée de mouton et le cidre doux semblèrent à Olivier parfaits, délicieux, et mille fois supérieurs aux mets les plus délicats servis sur la table de son père par les soins de l'ex cuisinier du duc d'Anguillon.

Au moment où il achevait son repas, le crépuscule descendait du ciel, et, s'unissant au brouillard qui montait de la Loire, enveloppait Saint-Nazaire dans un voile d'impénétrables ténèbres.

Il ne fallait point songer à visiter au milieu de l'obscurité un pays complètement inconnu. Olivier se fit donc conduire à sa chambre en sortant de table, et, comme il était décidé à ne pas reculer ce jour-là devant les plus folles dépenses, il donna l'ordre d'allumer une *flambée* dans la cheminée, pour combattre victorieusement la double fraîcheur de la nuit et du brouillard.

Bientôt les flammes pétillantes d'un fagot d'épines et de joncs marins éclairèrent la chambre, dont les murailles étaient nues, le plancher à peine équarri, et le plafond coupé de distance en distance par de minces poutrelles auxquelles se suspendaient des quartiers de lard et des morues salées. Deux escabeaux et une petite table composaient tout le mobilier.

Le seul objet de luxe et d'art qui se trouvait dans cette pièce était un grand bénitier en faïence colorée, suspendu à la muraille et portant, fichés dans son godet, trois ou quatre rameaux de buis bénit des Pâques dernières.

Olivier se déshabilla et se coucha en un tour de main. Il plaça sous son oreiller la ceinture qui contenait son argent, il éteignit la mince *chandelle* de suif brut placée dans un chandelier de fer forgé, il ferma les yeux et il s'endormit presque aussitôt, malgré le tapage de la mer qui venait se briser contre le granit de la jetée, et malgré les grincements de la lourde plaque de tôle suspendue précisément sous la fenêtre et secouée par la brise nocturne.

Le lendemain matin, Olivier fut réveillé par les premiers rayons du soleil, qui venaient, comme des flèches d'or, s'égarer jusque sur son lit.

Il se leva ; il courut à la croisée, et il fut enchanté du coup d'œil qui s'offrit à lui. A gauche, la petite église se dessinait en gris, avec ses ogives ses dentelles de pierre et ses gargouilles d'étain, sur un ciel d'un azur éblouissant ; en face, les flots dorés de la Loire immense, que bornaient à l'horizon des prairies d'un vert d'émeraude ; à droite, enfin, et derrière les vigoureux premiers plans de la jetée, l'Océan sans limites étalant ses plaines aux aspects changeants que labourent les vaisseaux et les tempêtes ; et, pour donner la vie à ce splendide panorama, d'innombrables embarcations, petites et grandes, depuis le trois mâts jusqu'au you you, depuis la goélette jusqu'au canot, depuis le brick jusqu'au yacht, se croisaient dans tous les sens, les uns gagnant la haute mer, les autres entrant en rivière pour aller mouiller à Paimboeuf ou à Nantes.

Même pour un habitant du coteau d'Ingouville,

ce spectacle avait sa grandeur incontestable et son mérite incontesté.

Olivier se hâta de s'habiller. Il prit ses crayons et ses livres de croquis, il descendit, et quitta l'hôtellerie en annonçant à maître Le Huédé qu'il reviendrait déjeuner dans deux ou trois heures, ce à quoi il ne manqua pas.

Pendant toute la matinée et toute la journée il dessina. Quant vint le soir, il avait étudié consciencieusement et reproduit fidèlement l'église, la jetée, l'embouchure de la Loire à vol d'oiseau, et deux ou trois vieilles maisons contemporaines d'Anne de Bretagne, surnommée la bonne duchesse.

L'aubergiste, qui l'avait suivi à distance afin de tâcher de découvrir à quel genre d'occupation il se livrait, se sentait plus perplexe et plus indécis que jamais pour classer cet étrange voyageur qui s'asseyait en face d'un antique pignon démantelé et faisait pendant une heure courir son crayon sur le papier... Il supposait cependant que son nouvel hôte pouvait bien être quelque savant architecte, ou géomètre, chargé par l'intendant de la province d'un travail important et mystérieux.

Ce point de vue une fois à peu près admis par maître Le Huédé, Olivier prit à ses yeux des proportions considérables, et il eut soin de lui servir, à souper, une *lubine* pêchée deux heures auparavant par une barque chalutière.

Le jour suivant, Olivier, après avoir terminé de mémoire les croquis commencés d'après nature, s'engagea dans un joli chemin creux qui devait le conduire à de belles masses de verdure situées à faible distance du village, et qu'il avait remarquées depuis la veille sur une petite éminence.

Il fit quelques centaines de pas dans ce chemin, qui devenait de plus en plus étroit et profond à mesure qu'il s'éloignait de Saint-Nazaire, et dont les touffes vigoureuses des bruyères roses et des ajoncs à fleurs d'or couronnaient les pentes gazonnées.

Cet agreste sentier décrivait un coude brusque, et Olivier, après avoir tourné ce coude, put apercevoir un petit tableau tout fait, auquel la main de l'homme et celle de la nature avait également travaillé, et qui ne pouvait manquer de tourner la tête d'un poète et d'un peintre... Or, nous le savons, Olivier était l'un et l'autre.

Ce n'est pas la plume du romancier qu'il nous faudrait en ce moment, nous l'avouons avec une parfaite humilité, c'est le crayon du dessinateur. Nous allons cependant essayer une rapide esquisse, forcément incomplète.

Figurez vous un enclos assez vaste, entièrement gazonné, entouré à la fois par une haie d'aubépines et par une double ceinture de grands chênes ; au lieu de porte, supposez une barrière mobile (qu'en Bretagne on appelle un *échalier*) construite en bois à peine équarri et recouvert par endroits de son écorce moussue. Ça et là, sur le tapis d'herbe fine et douce, semez de beaux pommiers ployant sous le poids de la récolte prochaine. Sous l'ombre d'un poirier deux fois séculaire, et pouvant lutter d'ampleur et de majesté avec un platane gigantesque, regardez ce petit étang plein d'une eau limpide et transparente comme le cristal. Placez dans ce cadre verdoyant une maisonnette de pierres grises et de briques rouges, couverte d'un toit de chaume qui la débordait de tous côtés comme le bonnet fourré d'un vieillard ; faites ruisseler sur ce toit les ravenelles, les liserons, les volubilis ; couvrez à demi les murailles des pousses luxuriantes de la vigne vierge, du chèvrefeuille et des rosiers grimpants étoilés de fleurs et brochant de leurs festons la marge des fenêtres entr'ouvertes...

Jetez à profusion sur cet ensemble les rayons d'un radieux soleil semant çà et là l'herbe verte de points lumineux, et rehaussant d'un trait de feu les vieux troncs ensevelis dans la pénombre ; écoutez le bourdonnement des abeilles butinant parmi les roses entr'ouvertes ; le *cocorico* des poules picotant sur les pelouses ; le nasillement des canards voguant sur le petit étang ; le ronronnement du gros chat jaune et blanc voluptueusement pelotonné sur la fourche d'un pommier ; et dites-vous si cette modeste demeure ne vous semble pas l'idéal le plus parfait du Paradis sur la terre.

Tel fut du moins l'avis d'Olivier.

« A quoi bon tant de millions ? se demanda-t-il en devançant le spirituel paradoxe contemporain : une chaumière et son cœur. Une femme aimée, deux mille livres de rentes et cette maisonnette, ce serait le bonheur ! »

Et, voulant au moins emporter un souvenir de ce bonheur si simple et en apparence si facile, mais auquel son immense fortune lui défendait d'aspérer, il poussa sans façon l'échalier, il entra dans l'enclos. Il alla s'asseoir sur un monticule de gazon, sous le grand poirier et à côté du petit étang ; il tailla ses crayons, et il se mit à dessiner la chaumière.

Au bout d'une demi-heure de travail son esquisse était achevée, et il commençait à lui donner des valeurs par les oppositions d'ombre et de lumière, tout en s'étonnant de la solitude absolue qui régnait autour de lui et en se demandant avec un sourire s'il n'était point tombé dans les domaines de *la Belle au bois dormant*...

Il venait d'indiquer la demi-teinte projetée par le feuillage touffu des arbres et qui formait un repoussoir à l'angle vigoureusement éclairé de la maisonnette.

Il commençait à étudier l'une des fenêtres, si pittoresque avec son liseré de feuilles vertes se détachant sur les briques rouges.

« Ce dessin sera charmant parce qu'il sera exact, murmura-t-il en jetant les yeux sur son travail ; mais il y manque quelque chose... il faudrait, pour arriver à la perfection, deux figures de femmes, l'une dans l'ombre, entre ces grands arbres, l'autre en pleine lumière, à cette fenêtre, dans cet encadrement de feuillage... Alors j'aurais produit un chef-d'œuvre en me contentant d'être un copiste fidèle... »

Vous souvenez-vous d'un joli conte des *Mille et une nuits*, le *Dormeur éveillé* ?

Olivier se trouva précisément et soudainement dans la situation du héros de ce conte.

Au moment où son regard quittait le dessin presque achevé pour se reporter vers la chaumière, une adorable tête de jeune fille se détachait lumineuse sur le clair obscur de la fenêtre, et une seconde forme, également féminine, apparaissait entre deux arbres à l'endroit précis qu'Olivier venait d'indiquer dans sa pensée une minute auparavant.

« Est-ce que je rêve ? » se demanda-t-il en laissant tomber son crayon.

A suivre

## A POINT

Nous disons que notre remède opère une guérison permanente et nous le prouvons comme suit :—« Te onto, Ont. avril 17, 1887. Je veux déclarer que l'Huile Saint-Jacob m'a guéri pour de bon d'un rhumatisme dont je souffrais en 1880. Jamais depuis je n'ai éprouvé de ces douleurs dont j'ai souffert pendant des mois auparavant. J'ai recommandé cette huile à nombre d'amis et je le dis avec plaisir. On ne saurait faire trop d'éloges de ses propriétés curatives.—J. ABRAHAMS, agent de passagers, 51, rue York. » Après un essai de 7 ans.

DRS MATHIEU & BERNIER  
CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecours

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Cl-devant de la maison W. Netman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.